



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

11 (2000)

Parler, chanter, lire, écrire

Daniel FABRE

Lire au féminin

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Daniel FABRE, « Lire au féminin », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 09 novembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/clio.219

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/219>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Daniel FABRE

Lire au féminin

- 1 Les premières mesures du niveau d'alphabétisation d'après les signatures au bas de l'acte officiel de mariage, selon le modèle d'enquête imaginé pour la France, vers 1875, par le recteur Maggiolo, ne pouvaient délaissier, étant donné la source choisie, la répartition sexuelle du savoir. On a donc compté les épouses signataires et cet indice assez rudimentaire a suffi pour mettre en évidence l'immense fossé qui sépare, dans le monde paysan largement majoritaire sous l'Ancien Régime mais aussi dans les villes, les deux moitiés de la société. De manière générale, en France, de la fin du XVII^e siècle au milieu du XIX^e, les femmes savent signer entre deux et trois fois moins que les hommes et cette distance augmente considérablement dans certaines campagnes où la connaissance alphabétique est devenue à la fois une ressource et un emblème masculins : dans le Béarn des communautés montagnardes et des hongreurs itinérants, dans les hautes terres du Briançonnais des instituteurs, dans le Comminges des colporteurs¹... On constate aussi que, parmi le peuple des villes, dans les familles d'artisans et d'aubergistes, les femmes semblent mieux maîtriser les savoirs élémentaires — lire, écrire, compter — dans la mesure où ceux-ci sont des outils de l'activité boutiquière où elles sont aussi engagées². Ces chiffres, dont on a, dans un premier temps, retenu la progression où s'affirmait, pensait-on, la montée irrésistible des Lumières, ont permis de poser un constat — la grande majorité des femmes a été pendant de longs siècles maintenue aux marges du monde de la lettre — sans susciter, faute d'un point de vue renouvelé, des analyses plus spécifiques. Celles-ci sont nées, me semble-t-il, au confluent de trois questions venues plus tard.
- 2 La première a surgi de la lecture d'autres sources, par exemple les questionnaires sur l'instruction administrés dans toute l'Europe du XIX^e siècle aux conscrits. Les examinateurs militaires accèdent, en effet, à une vision plus nuancée des compétences des jeunes garçons puisqu'ils s'efforcent de distinguer le savoir complet — lire, écrire, compter — et le savoir vraiment élémentaire — lire seulement — dont on avait oublié qu'il a très longtemps entériné la stricte progression des apprentissages. Selon une séquence type on apprenait d'abord à déchiffrer les lettres dans un contexte familial ou vicinal, on pouvait accéder ensuite à l'école de l'écriture et, enfin, à la maîtrise graphique des opérations. Cette dissociation entre lecture et écriture, plus ou moins balayée par toutes les pédagogies théoriques et appliquées depuis le XVII^e siècle, était sortie de la mémoire des historiens, or elle se vérifie encore en plein XIX^e siècle puisqu'un nombre significatif de jeunes gens d'origine populaire s'en tient au seul savoir premier³. Mais alors, les femmes non-signataires que l'on avait classées parmi les analphabètes totales, avaient-elles une compétence, fut-elle minime, de lectrices ? La question méritait au moins d'être posée.
- 3 Elle fut très vite étayée par l'étude des voies et des moyens de l'acculturation lettrée ancienne. Sous la Troisième République, au moment où se constitue en France la première histoire de l'alphabétisation, le seul canal de diffusion massive du savoir que l'on retienne est l'école, conçue comme une institution exclusivement orientée vers les apprentissages fondamentaux et équipée pour ce faire. Or, avec son bâtiment séparé, ses maîtres formés, ses matières, ses manuels, ses exercices, sa discipline et sa finalité éducative, l'école élémentaire est un fait contemporain qui rejette dans les ténèbres, à quelques exceptions près, les siècles antérieurs. Comment comprendre alors les niveaux d'instruction atteints au cours de l'Ancien Régime si l'on n'admet pas l'efficacité relative de la « petite école » paroissiale, principalement orientée vers la catéchèse, et de la famille qui en était à la fois le ferment et le relais ? Or, catholique ou, a fortiori, protestante, cette instruction-là n'écarte pas complètement les filles d'autant que l'interdit religieux d'accès à la lettre et au livre n'est pas explicitement formulé à leur rencontre en société chrétienne, même si le sacerdoce leur est fermé. Hors de l'école obligatoire, d'autres chemins vers la conquête du savoir lire doivent être envisagés, ils semblent moins hermétiques aux femmes.

- 4 En revanche, et c'est la troisième curiosité nouvelle, il apparaissait qu'une conscience de la différence et de la hiérarchie dans le maniement des langues, des textes et des livres se manifestait, au cours de l'Ancien Régime, à travers des manuels, des traités du savoir vivre, des conseils de pédagogues et de moralistes. De toute évidence la distinction des genres, qui a, dans l'Europe ancienne, une dimension métaphysique et cosmologique explicite, se vérifiait aussi dans la mise à disposition des instruments de transcription et de communication de la parole et de la pensée. Ce n'est pas seulement la difficulté à conquérir un mode d'expression réservé à un monde de « clercs » très divers et très diffus qui est en jeu mais aussi la conviction partagée et imposée que des pratiques, modalités et contenus spécifiques du lire et de l'écrire conviennent mieux aux femmes⁴.
- 5 L'idée d'une différence instituée entre les sexes qui ne soit pas simplement quantitative surgit de ces trois avancées de la connaissance. Elles donnent forme, me semble-t-il, à partir des années 1970-1980, aux questions à la fois plus générales et plus diversifiées qui délimitent la *terra incognita* de la lecture au féminin. Son exploration voit alors converger un ensemble, souvent dispersé, parfois articulé, de disciplines : histoire, sciences du texte littéraire, psychologie, sociologie puis anthropologie. Mais, alors que les travaux français sur l'histoire de l'alphabétisation, de la scolarisation et du livre ont été un ferment de la recherche internationale et ont vu naître les interrogations que j'ai d'emblée soulignées, ce territoire neuf n'a pas immédiatement trouvé en France ses explorateurs. C'est, en effet, dans les mondes germanique et anglo-saxon — américain en particulier — que vont s'ouvrir, dans les années 1980, les chantiers les plus actifs. Le développement, outre-Atlantique, des « *feminist studies* » et des « *cultural studies* » n'est pas étranger à cette expansion, due, pour l'essentiel à des chercheuses, mais nous verrons que le monolithisme idéologique qui a pu un temps marquer ces recherches a vite éclaté pour laisser place à des débats de fond. M'inspirant des questions fondatrices, tout en prenant le parti de les amplifier en élargissant jusqu'à notre présent la chronologie, j'ai retenu les trois points de vue qui me semblent dominer la production savante récente. Comme on le verra ils ne sont pas exempts de contradictions. Le premier concerne la discipline qui, sous des formes socialement et historiquement diversifiées, exclut les femmes de la lettre, cantonne leurs compétences et délimite le champ d'exercice de celles-ci. Le second s'attache plutôt à la dimension inventive de savoirs et de pratiques de la lecture globalement dominées. Le troisième se fixe sur les contenus des lectures dont le caractère « féminin » est imposé, puis proclamé et enfin revendiqué.

La liseuse sous contrôle

- 6 L'apparition, en Italie, au cours du premier tiers du XIV^e siècle, auprès de la Vierge de l'Annonciation, d'un livre, maintenu entrouvert par le pouce de sa main gauche chez Simone Martini ou fermé dans sa main droite chez Giotto, a incité plusieurs médiévistes à voir dans ce nouvel emblème une sorte de réconciliation figurée entre les femmes et la lettre⁵. Les premières Annonciations ne représentent-elles pas Marie au puits ou au rouet, conformément au récit du *Protévangile* de Jacques qui en fait une jeune fille choisie d'abord pour tisser les fils pourpres du voile du Temple ? Certes, l'idée et la réalité de la femme lettrée, inséparables de la haute noblesse ou de la condition religieuse, avaient au moins deux siècles d'existence mais il est vrai que la représentation de la Madone au livre, de Sainte Anne instruisant Marie ou de la Vierge enfant lisant au côté de sa mère situe à l'intérieur de lignées féminines la transmission d'un savoir ainsi légitimé pour les femmes, du moins pour les plus favorisées d'entre elles. Cependant comment ne pas remarquer aussi que la Vierge et sa mère ne sont jamais représentées — à la différence des évangélistes et des Pères de l'Eglise — ni comme auteur ni comme pratiquant l'écriture ? Le lot commun féminin semble donc être la seule lecture et même, pourrait-on risquer, la lecture d'un *seul livre* : soit l'*Ancien Testament* qui prophétise et préfigure le destin virginal, soit, plus communément, le psautier et le livre d'heures qui, en disciplinant son temps, égrène les devoirs de la femme chrétienne. N'empêche, l'entrée en scène de la lectrice, va, au-delà de l'analyse iconographique et des transformations culturelles et sociales qu'elle suggère, ouvrir un domaine d'étude. On y rencontre aussi bien l'analyse des très curieux traités en moyen anglais sur la recluse, textes qui auraient été écrits

pour les femmes, celle d'une série de romans — depuis Chrétien de Troyes jusqu'à Christine de Pisan — qui se disent explicitement adressés à des femmes, leur place éminente comme objet de quête et d'amour se traduisant par leur élection comme lectrices profanes ou encore, dans la perspective d'une histoire de la figure de l'auteur, une réflexion sur le modèle de l'Annonciation comme représentation de l'écriture inspirée, y compris profane et féminine⁶. Ceci avant que n'apparaissent, entre XIV^e et XV^e siècle, des œuvres destinées à tracer un plan d'éducation pour les filles ou à représenter le savoir féminin au moment où il passe, par la médiation d'un scribe ou d'un clerc, de la parole collective au livre⁷.

7 Dès que l'offre de lectures s'élargit et dès que le groupe des lectrices s'étend bien au-delà des couvents et des cours, se manifeste au grand jour le paradoxe profond de tout rapport au livre : d'une part, en milieu chrétien et lettré, celui-ci est la source du vrai savoir et de la bonne conduite mais, d'autre part, il est aussi le réceptacle de l'erreur et de l'immoralité. Cette contradiction est d'autant plus vive qu'elle s'appuie sur l'idée d'une puissance quasi magique de la chose écrite, capable d'influencer profondément son lecteur au point de prendre possession de lui⁸. Qui est doué de la « force » de l'âme peut maîtriser la force du livre, surtout s'il est capable d'écrire, c'est-à-dire de reproduire lui-même les signes que forme le texte. Or le savoir « lire seulement » a longtemps été l'unique compétence concédée des femmes ; elle entérinait leur faiblesse d'esprit en évitant d'autres errances : « Dans *L'Ecole des femmes*, Amolphe donne à lire à Agnès les maximes du mariage qu'il a composées : cela suppose qu'il a une femme lectrice. Mais il se désole amèrement du fait qu'elle a appris à écrire, ce qui permet à Agnès d'adresser des billets à son amoureux »⁹. Idéal qui s'exprimera encore, en pleine Révolution, sous les plumes utopiques et misogynes de Rétif de la Bretonne et de Sylvain Maréchal¹⁰. Si l'accès à l'écriture leur est aussi chichement octroyé, le rapport des femmes à la lecture devient hautement critique : comme elles sont éminemment influençables par ce qu'elles lisent il convient de ne pas les laisser seules sur ce chemin. Le contrôle des lectures féminines est inscrit dans cette conception des pouvoirs de l'écrit et dans ce partage hiérarchique des savoirs. Il met simultanément en jeu les effets contradictoires du livre : n'est-il pas aussi bien un instrument d'élévation qu'un agent de dépravation ? D'autant que les « esprits faibles » peuvent faire d'un bon livre des lectures erronées¹¹. En ce sens la minutieuse censure des écrits que promeuvent, aux XVI^e et XVII^e siècles, les Réformes, protestante et catholique, puis la restauration catholique du XIX^e siècle, s'adresse, au-delà des clercs tentés par l'hérésie ou l'incroyance, aux lettrés de fraîche date et donc, tout particulièrement aux femmes.

8 Confirmer, plus ou moins directement, la nécessité d'encadrer et de discipliner la lecture féminine ou, en tout cas, donner à voir un point de vue sur ce thème discuté est, peut-être, l'objet principal des *images* de la lectrice¹². Elles soulignent les innovations qui germent et prennent racine dans le rapport entre les femmes, l'écrit et le livre. Et ce dans une longue durée qui permet de saisir aussi bien les émergences que les persistances et les transformations. Les figures du Moyen Age et de la première Renaissance qui montrent la Vierge, sa mère ou d'autres saintes lisant présentent un rapport au livre tout pénétré de la sacralité de l'objet et du sérieux qui sied à son approche. Dans l'*Annonciation* d'Antonello da Messina rien n'attire le regard hors de la présence intense de la lectrice qui nous fait face, assise, saisie par une révélation qui pourrait être tout intérieure car elle s'accorde à la solennité d'une lecture dont témoigne devant elle un livre légèrement relevé par un pupitre. Dépouillement extrême qui n'oublie pourtant rien de la règle qui préside à cet exercice spirituel qu'est la lecture réitérée, intensive et parfois unique, du Livre par excellence. Le volume est souvent massif, relié, parfois orné d'un fermoir, protégé d'un couvre-livre, posé sur un lutrin, un présentoir ou un coussin. Le corps de la lectrice, qu'elle soit debout ou assise, est droit, ses deux mains sont occupées à maintenir le livre à la juste distance des yeux, à tourner ses pages. A l'exception de la présence obligée du parfum que le lys ou les roses figurent, rien ne l'oppose donc aux lecteurs hommes que l'époque représente tout aussi figés dans une étiquette qui affirme la haute valeur du livre, même si la scène est profane et si le format in folio n'est pas forcément requis. Cette image va connaître, dès le XIV^e siècle mais beaucoup plus couramment ensuite, un processus de « familiarisation », c'est-à-dire que les lectures de la Vierge vont être transplantées dans

un cadre domestique — par exemple devant une cheminée — et associées à des activités féminines d'intérieur — allaiter, filer la laine... —, ce qui entraîne une désacralisation visible du livre dont, par exemple, l'enfant feuilleter et chiffonne les pages. Au XVI^e siècle quelque chose bouge beaucoup plus radicalement encore sous le crayon et le pinceau d'une dizaine de grands peintres qui choisissent un autre sujet sacré : le séjour de Marie-Madeleine au désert. L'image est d'un coup traversée d'une contradiction dont les artistes accentuent, avec plus ou moins d'ironie, les termes. La jeune femme, confondue avec Marie L'Egyptienne devenue ermite après s'être prostituée pendant dix-sept ans, est figurée très sommairement couverte par son voile et ses cheveux, donnant à voir la « chair » même¹³. Mais elle est simultanément rachetée par les instruments de sa contrition : la tête de mort, le livre ouvert et, chez La Tour, le fouet avec lequel elle se donne la discipline. Que devient le livre dans cette lutte pénitentielle ? Un moyen comme les autres qui, chez Le Corrège, est posé à même le sol près de la Madeleine étendue. Le livre a donc été domestiqué, puis associé à une nudité séductrice — même si elle n'est révélée qu'au moment de sa mortification — et enfin lui-même mis à nu. Ce sont là des mutations stupéfiantes au regard des figurations antérieures. Elles suggèrent surtout une règle générale ; toutes les transformations majeures du statut du livre, de ses manipulations physiques et des insertions dans le quotidien sont, au cours des cinq siècles d'histoire européenne de la lecture, associées, dans les images, à l'action sécularisante des femmes. Comme Marie-Madeleine les sorcières, vieilles et dénudées, manipulent elles aussi le livre comme un simple instrument efficace. Et puis, bien au-delà mais prenant peut-être source dans ces figures premières, se répand un flot croissant d'images de liseuses profanes. Ce sont des femmes qui, les premières, sont représentées, au XVII^e siècle, lisant à leur toilette, conjuguant ainsi le livre et le miroir. Ce sont des femmes qui, à la même époque, commencent à lire allongées sur un lit. Des femmes qui, au siècle suivant, lisent nues, ou presque, dans un décor envahi de fleurs, et se laissent aller à la rêverie la plus explicite. Des femmes qui substituent en privé à la lumière du jour la flamme d'une chandelle, associant donc la lecture au retrait intime et à la nuit. Des femmes qui majoritairement à partir du XVII^e siècle, sont représentées lisant dans la solitude. Des femmes qui, outre les livres, déchiffrent à la même époque, fréquemment des lettres d'amour¹⁴... Le regard sur ces comportements et, surtout, le prisme qui filtre et oriente la perception et la réception de ces images sont bien sûr variables et ambivalents. En effet, ces scènes de la lecture féminine, qui tendent toutes à représenter un usage de plus en plus intimiste et de moins en moins cérémoniel de l'écrit et du livre, reçoivent, d'une part, une justification référentielle — narrative, symbolique ou réaliste — mais, d'autre part, elles comportent soit un jugement moral soit une intention érotique ou subversive. Dans certains cas, surtout dans les premiers temps de cette histoire, entre le début du XVI^e siècle et la fin du XVII^e, ces connotations ne sont ni triées ni hiérarchisées ; le flottement de l'interprétation renvoyant implicitement à l'écart par rapport aux normes du lire qui marque ces représentations de liseuses.

9 Les auteurs — masculins — de ces images reconnaissent dans la lecture pratiquée par certaines femmes — Vierges et Marie-Madeleine, rejointes et bientôt remplacées par les Vierges folles dans la gravure d'Abraham Bosse, par les favorites de la cour sur les tableaux de Boucher, par les jeunes filles lithographiées du XIX^e siècle, par les demi-mondaines vers 1840, par les bourgeoises mal mariées à partir du milieu du siècle... — l'avant-garde de la modernité du lire et, pour certains, un risque à conjurer. D'autant que ce qui séduit dans la figure allégorique ou chez la courtisane devient détestable chez la jeune fille rangée et l'épouse modèle. Les autorités religieuses, civiles et scolaires vont donc s'attacher à énoncer à la fois « ce que le père doit interdire à sa fille » et ce qu'il convient de lui recommander, entretenant quant au livre une suspicion dont les mères illettrées et les enseignantes élémentaires se sont parfois fait le relais sévère. La très exceptionnelle autobiographie de la fille d'un maraîcher de Vénétie, Angela Veronese, née en 1779, raconte combien sa volonté d'apprendre divise sa famille : « Mon père m'aurait bien contentée mais ma mère et ma grand-mère criaient et étaient inflexibles sur ce point ». Elle réussit pourtant à accéder à l'école des filles où, écrit-elle, « ma maîtresse nous enseignait quantité de prières en latin, la prétendue Doctrine chrétienne en italien, à faire des

chaussettes et à fuir les hommes comme des serpents venimeux »¹⁵. Ainsi s'incarne la lutte séculaire entre les actions et textes pieux et les pensées perverses que peut susciter la littérature de l'évasion et du libertinage.

10 Plusieurs travaux marquants ont commencé à examiner cet affrontement dans ses divers moments historiques. On conçoit que dans les premiers temps de l'alphabétisation de masse ce sont surtout les ouvrages d'apprentissage qui concentrent l'attention. Il faut passer du tout venant des écrits profanes, des livrets de colportages ou des livres de piété non contrôlés à des textes théologiquement sûrs¹⁶. Des recherches actuelles élargissent le champ d'observation en révélant combien la censure inquisitoriale était, en Italie dès 1580, devenue également très attentive à l'usage des prières et conjurations qui s'appuient souvent sur des images associées à des textes circulant entre oral et écrit, entre imprimeurs et prostituées. Puisque ce sont ces femmes en marge qui semblent être les pratiquantes les plus assidues et les médiatrices les plus disponibles des lectures prohibées¹⁷.

11 Ensuite, avec la montée simultanée de l'alphabétisation féminine et de l'offre d'imprimés qui créent les conditions d'une pratique plus « extensive » de la lecture¹⁸, la moralisation s'attaque aux écrits « nouveaux » (adjectif qui revient fréquemment dans leurs titres et leurs annonces) susceptibles de séduire les femmes et, en particulier, au roman. Longtemps confiné dans les travaux d'histoire interne des genres littéraires, le débat sur le roman, très vif en France, en Angleterre et en Allemagne à partir du dernier tiers du XVII^e siècle, est de plus en plus clairement articulé aux pratiques réelles de la lecture, féminine en particulier. En effet s'impose, dès le milieu du XVIII^e siècle, l'opposition stéréotypée entre l'homme lecteur de journaux et la femme lectrice de romans, opposition qui ordonne durablement les représentations de la lecture. Plusieurs objets nouveaux émergent des analyses récentes. D'abord l'influence du roman sur les jeunes femmes est un motif central de la littérature érotique, laquelle met en abîme l'efficacité de son propre récit : écrits pour le plaisir des hommes, ces « livres qu'on ne lit que d'une main » s'affirment comme les premiers « tentateurs » des femmes et entrent à ce titre dans la panoplie la plus commune du séducteur, ce qui ne manque pas de justifier en retour la censure qui manifeste et traduit le même avis¹⁹. Notons ensuite la dualité apparemment contradictoire de l'argumentation qui vise à la fois les « romances », qui décrivent des aventures imaginaires et jettent les femmes dans un univers d'illusion, et les « novels » qui sont, au contraire, soucieux d'une représentation du réel matériel et social et, à ce titre, plus proche de l'expérience et plus immédiatement dangereux²⁰. En fait, à l'examen des *best sellers* du XVIII^e siècle — la *Pamela* de Richardson, *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, le *Werther* de Goethe et le *Paul et Virginie* de Bernadin de Saint Pierre — on peut admettre que c'est plutôt la variation sur les « états de femmes », c'est-à-dire, les identités successives et mutuellement exclusives que les femmes sont susceptibles d'endosser dans la société du temps, qui génère l'intérêt accru du public féminin et suscite la réaction moraliste contre ce qui peut passer pour une forme de distanciation à l'égard de la condition historique des femmes²¹. Cependant, de façon beaucoup plus explicite, le véritable danger est moins identifié par le contenu du livre que par ce qu'on nomme à la fin du XVIII^e siècle en Allemagne la « *lesewut* », la fièvre, la rage de lire. L'expression désigne évidemment l'envoûtement par le récit, mais j'y reconnais également le fait que cette passion prend toutes les libertés possibles à l'égard de l'étiquette qui devrait idéalement ordonner toute lecture. Dès lors lire est une activité qui n'est plus séparée du cours quotidien de la vie et des mouvements intérieurs de l'âme, elle accompagne, souligne et révèle les intermittences du sentiment et les facettes d'une personnalité qui, échappant à la contrainte religieuse, éducative ou coutumière, se forme dans la relation exclusive avec le livre élu. N'est-ce point ces audaces que soulignaient les images de la lectrice ? A ce point l'idée même d'un contrôle autoritaire des lectures devient intolérable, il est pourtant toujours présent au prix d'un déplacement²². En effet, comme les romans le mettent en scène et comme le prouvent les correspondances puis, un peu plus tard, les journaux intimes et les autobiographies, c'est à l'intérieur de la relation amoureuse, amicale ou conjugale que se réalise, dans la bonne société des lecteurs, l'orientation des lectures féminines. Ce n'est plus le maître, le prêtre, le pasteur ou le confesseur qui orientent les choix, mais l'amant ou l'ami

car le don et le partage d'un livre, ou plutôt d'une lecture, deviennent dans certains milieux, un mode privilégié de la communication intime entre les sexes.

- 12 Le XIX^e siècle européen non seulement prolonge ces tendances de l'Ancien Régime finissant mais, à certains égards, intensifie le débat sur les lectures féminines, sur les lectrices et sur leur nécessaire discipline puisque le modèle du couple bourgeois crée pour la femme un long « temps à soi » que peut envahir la « rage de lire » qui suscite une contre-offensive multiforme. L'Eglise, pour sa part, choisit de proposer de façon méthodique une littérature édifiante dont on ne mesure pas encore tout à fait l'impact¹. La censure à l'égard des intellectuelles — « bas-bleus », « socialistes » ou « pétroleuses » qui lisent aussi les journaux — utilise de plus en plus l'arme de la caricature et de la satire²³ alors même que la naissance de la presse féminine, du roman feuilleton puis des collections de romans féminins entérine le surgissement massif des femmes lectrices. Des travaux actuels, en utilisant méthodiquement l'entretien autobiographique, réussissent à produire une histoire orale de la lecture qui révèle les injonctions contradictoires, les interdits patents et les plaisirs secrets qui ont modelé, pour les femmes du peuple nées entre 1880 et 1914, l'expérience du lire²⁴. Ces enquêtes novatrices mettent au jour une complexité qui invite à multiplier les angles de vue sur les intentions, les moyens et les limites du contrôle exercé généralement sur la lecture des femmes. Celle-ci, en effet, dans presque tous les milieux sociaux, n'a jamais joui, jusqu'à une époque récente, d'une pleine et entière légitimité, et bien des chercheurs suggèrent que cette situation dominée fut l'aiguillon d'une invention pratique dont l'image n'a pas manqué de fixer les traits les plus extérieurs et que quelques travaux microhistoriques et ethnographiques font plus précisément apparaître.

Parcours de lectrices

- 13 La marquise Colombi, écrivain italienne du XIX^e siècle, raconte que, dans son adolescence, son père, qui détestait « les vapeurs sentimentales », n'avait autorisé à ses deux filles que la lecture du théâtre de Goldoni pour occuper les longues soirées d'hiver. Pris d'une envie soudaine de leur complaire il leur avait un jour ramené le théâtre d'Alfieri qu'il lut lui-même et mit aussitôt sous clé au grand dépit de ces demoiselles. « Si elles lisent ce genre de choses, déclara-t-il, adieu la liste de la lessive, adieu le relevé des commissions, adieu la tête ! Elles se mettent dans l'idée d'épouser un héros et elles ne se marient plus »²⁵. Pareille sentence vaut, avec quelques nuances, pour tous les milieux sociaux. Elle a pour conséquence que, de 1750 à 1950, à peu près, l'accès des jeunes filles à la libre lecture suppose le détournement, la captation secrète, la conquête par effraction. En cela les expériences féminines de la lecture présentent beaucoup des caractéristiques de l'autodidaxie « sauvage » qui, à la même période, caractérise de jeunes hommes, issus des mondes paysan et ouvrier, qui se lancent à la poursuite d'un savoir « au-delà de leur condition »²⁶. De même, la lectrice court-elle toujours le risque de se porter « au-delà de son sexe »²⁷. Il est alors difficile de faire le tri entre les pratiques qui dénotent un rapport « féminin » à l'écrit et au livre et celle que suffit à induire la situation d'interdit et d'exclusion dans laquelle se trouvent placés aussi bien celui qui n'a pu apprendre tout ce qu'il aurait souhaité à l'école que celle qui ne peut librement user de ses compétences.
- 14 Conquérir illégitimement un savoir est l'acte qui fonde un changement d'identité et l'on sait à quel point le récit autobiographique moderne se pose comme l'attestation de cette conversion, volontaire mais rarement tout à fait accomplie, au point que l'on a pu souligner la « bâtardise sociale » qui fait la singularité des personnes qui se racontent. Or les livres et l'expérience transfigurante de leur lecture sont apparus comme les moyens les plus courants d'échapper à son destin social, et c'est comme tels qu'ils figureront longtemps dans ces récits de vies masculines ascendantes qui affluent, en Angleterre d'abord, à partir du milieu du XVII^e siècle²⁸. Si l'inquisiteur a fait avouer au meunier Menocchio le détail de ses explorations outrancières de lecteur²⁹, il semble que Thérèse d'Avila, dans *El Libro de su vida*, publié six ans après sa mort, en 1588, ait été, dans l'absolu, la première autobiographe à choisir pour trame de sa « confession » la succession de ses expériences de lectrice tant il lui était sensible qu'elle était allée au-delà des bornes que son milieu et son temps avaient fixées au savoir

d'une femme. De plus le changement de son rapport au livre coïncide pour elle avec les divers moments de sa renaissance : après s'être passionnément lancée dans la recherche de « bons livres », elle choisit d'y renoncer ascétiquement avant d'obtenir le pouvoir d'écrire elle-même³⁰. C'est une trajectoire bien plus modeste qu'a connues Prospera Corona Bascapé, une religieuse milanaise de la fin du XVI^e siècle dont on a pu reconstituer les pratiques de lecture³¹. Peu lettrée, fixée toute sa vie sur un petit nombre de livres — elle en possède un, elle en emprunte huit —, elle fait de ceux-ci le stimulant et le support d'une approche personnelle très active dont témoignent les annotations, maladroitement tracées dans une langue fortement dialectale, dont elle parsème leurs marges.

15 Trois inflexions solidement liées me semblent plus particulièrement marquer les premiers parcours d'appropriation féminine de la lecture : d'abord la place dominante de la transmission familiale par les femmes, ensuite le rapport solidement maintenu de la parole et du texte, enfin, l'insertion pratique et métaphorique de la lecture (et de l'écriture) au sein des tâches et des fonctions coutumières des femmes.

16 Des rares autobiographies féminines issues, entre 1780 et 1960, des mondes populaires et bourgeois dans les sociétés qui ne sont pas modelées par la Réforme, affleure le thème, qu'il reste à approfondir, d'un privilège de la lignée féminine dans la conquête du savoir. Certes les ascendantes illettrées peuvent, comme dans le cas d'Angela Veronese cité plus haut, résister explicitement à la promotion de la petite fille mais, plus souvent encore, les mères, grands-mères et tantes figurent parmi les initiatrices moins parce qu'elles favorisent directement la lecture que, plus subtilement, parce qu'elles en rendent désirable l'appropriation. Les autobiographes féminines italiennes du XIX^e siècle, lues sous cet angle, révèlent ainsi la place éminente tenue par la figure de la grand-mère — *la nonna* — qui, liée au savoir oral et assurant dans la maison la présence physique du passé, est le point de repère d'un temps autre, fabuleux et historique à la fois, que l'on ne pourra plus retrouver véritablement que dans les livres. Les quelques « histoires de familles et de lectures » qui ont été tentées révèlent d'ailleurs la place éminente tenue dans la conquête du livre par les femmes en qui s'incarne la volonté d'en introduire durablement la pratique dans la maison. C'est alors que peuvent apparaître des remaniements intéressants, par exemple, dans une famille de l'Indiana, étudiée sur trois générations du XIX^e siècle, les goûts dominants de chaque sexe semblent s'inverser : les hommes manifestent ici une bien plus grande passion pour le roman que les femmes³². Cette féminisation de la transmission de l'écrit s'accorde avec ce que les anthropologues savent des modalités de la constitution du savoir personnel, en particulier des compétences médicales et magiques. Alors que les hommes disent le plus souvent avoir trouvé au loin, auprès d'inconnus ou d'étrangers, et au cours d'expériences dramatiques, ce qu'ils savent, les femmes se présentent comme les héritières de leurs ascendantes familiales, charnelles ou spirituelles. Et cet héritage, tout en prenant la forme d'un don pacifique, réalise de fait, lorsqu'il se produit entre mères et filles, le remplacement d'une génération de femmes par celle qui la suit, sur le modèle de la passation impérative des pouvoirs de fécondité².

17 De plus, la scène de la transmission du texte entre femmes est souvent associée, chez les mémorialistes, au maintien féminin d'un lien particulier entre la parole et le livre, lien présent dans des milieux sociaux très divers. Conformément à un modèle populaire de prise du savoir. Angela Veronese raconte comment dans les veillées d'hiver son père et un ami, le curé du village, invitaient un jeune paysan fou de lecture à leur lire « des récits héroïques » comme ceux du Tasse, de l'Arioste ou d'Homère, adapté en italien. Lecture dont tout porte à penser qu'elle se mâtime d'une déclamation « de mémoire ». Mais, la jeune fille, dès qu'elle sait déchiffrer, joue ce même rôle dans son environnement de campagnards³. Elle lit plus volontiers du théâtre — Goldoni, Alfieri — et passionne ses auditeurs, d'autant qu'elle dit leur « expliquer tout ce qui était obscur ». Son succès est tel que certains donnent pour prénoms à leurs enfants les noms des personnages tragiques d'Alfieri (Oreste, Carlo, Virginia...). Cette situation mixte, au sein de laquelle le rapport entre oral et écrit n'est pas immédiatement fait de distance et d'opposition mais bien d'échanges circulaires, ne nous surprend guère chez les maraîchers vénitiens des années 1790, cependant sa persistance et son extension mettent en

évidence une forme féminine assez générale de domestication des textes. On a vu plus haut que l'iconographie avait tendance à privilégier pour les femmes le rapport solitaire à l'écrit, alors que les hommes, au XIX^e siècle, sont plus fréquemment montrés lisant en compagnie, leur journal surtout. On sait par ailleurs que dans les « cabinets de lecture », institution importante dans la première moitié du siècle, les hommes lisaient souvent sur place, cultivant, ici comme ailleurs, leur sociabilité spécifique, tandis que les femmes empruntaient plus volontiers les livres à lire à la maison⁴. En effet, plusieurs récits de femmes mettent en scène dans le cadre domestique des habitudes de partage restreint autour du texte lu à haute voix et c'est souvent cette expérience qui éveille la passion pour le livre, comme le rapporte, parmi d'autres, Ada Negri dans son autobiographie où elle revit véritablement ses émotions de petite voleuse de textes : « Quand, une fois finis les bavardages avec les servantes dans la loge de la concierge, la gamine va se coucher, la porte entre les deux chambres reste ouverte. Elle, tapie sous les couvertures et faisant mine de dormir, rit, rit dans son âme, parce qu'elle sait que va s'ouvrir l'heure merveilleuse. Bientôt, avec sa voix limpide, la mère qui croit la petite endormie, commence à lire tout haut. Pour divertir la grand-mère et pour son propre plaisir, elle lit, par épisodes, les feuilletons que publie un quotidien. Elle ignore que sa fille écoute, l'oreille et le cœur aux aguets. Que de monde, que de personnes plus vivantes, plus fortes, plus méchantes, plus intéressantes que celles que l'on rencontre chaque jour, dans la rue, dans la maison, à l'école ! Tous ses amis : Rocambole, Rémi de *Sans famille*, la porteuse de pain, et Rigoletta et Fleur-de-Marie des *Mystères de Paris* »⁵.

18 Cette mise en scène orale du récit se double d'une association avec les gestes les plus communs du travail domestique et, plus précisément, avec ceux qui manipulent les textiles : filer et tisser étant ici remplacés par coudre, tricoter et broder. On sait que le rapport scolaire des filles à l'alphabet s'est, depuis le XVII^e siècle, accompagné d'exercices de broderie qui permettront un jour aux jeunes filles de « marquer » leur trousseau. De même, dans certaines régions d'Italie du Sud, au début du XX^e siècle, les filles font-elles don à leur fiancé de mouchoirs sur lesquels elles ont brodé des quatrains, affichant donc une double compétence qui, dans un contexte où l'instruction se diffuse, en fait de meilleures « filles à marier »⁶. Mais c'est surtout la lecture qui, dans les mémoires féminins du XIX^e siècle, se déroule sur la trame du travail monotone et infini des mains. Au point que les jeunes femmes qui deviennent écrivains évoquent comme seul lieu de leur apprentissage de la mémoire, de la fiction et de l'écriture, les longues et ennuyeuses après-midi de tricot et l'interminable confection de leur trousseau d'épouse⁷.

19 Si l'on conçoit qu'au-delà du devoir scolaire un contact troublant avec le contenu des livres se soit d'abord immiscé dans ce qui constitue à la fois le quotidien des maisons et le parcours initiatique des filles, il faut pourtant admettre que la fréquentation de la poésie et du roman introduit une rupture profonde et contribue à une prise de distance à l'égard des modèles coutumiers de l'existence. D'ailleurs, dans des milieux sociaux plus ouverts, l'accès à la lecture n'est considéré comme véritablement accompli par la narratrice qu'avec la rencontre d'un initiateur étranger, le plus souvent un ami de la famille, qui conseille des ouvrages tout à fait inconnus du canon scolaire et du trésor domestique familial⁸. Alors la lecture féminine peut entrer dans la catégorie moderne plus générale des instruments de la construction de soi. Cette émancipation n'efface pas les distributions sociales — traduites, en particulier, par le parcours scolaire — mais celles-ci prennent une autre dimension dans la mesure où la lecture de découverte n'est plus un supplément furtif ou un accompagnement en mineur mais le lieu où l'intériorité d'un sujet se bâtit.

20 Ce qui nous conduit jusqu'au thème, fort complexe, de la distinction entre hommes et femmes — distinction quantitative et qualitative — en matière de lecture à l'époque contemporaine. Sujet sur lequel les historiens de la société et de la littérature, les anthropologues et les sociologues commencent à avoir amassé quantité d'études de cas. Pour aller en quelques mots au cœur du débat, je retiendrai que, dès l'aube de la mutation moderne et de façon plus nette et plus massive au XIX^e siècle, les femmes, et d'abord les jeunes filles sur qui les modèles sociaux se projettent plus puissamment, sont idéalement requises d'avoir une intériorité — émotionnelle, sentimentale et imaginaire — plus riche et plus facilement nourrie et exprimée

que celle des hommes⁹. A côté de la pratique du journal intime, de la musique, de la danse, de la parure de soi et du décor domestique ..., la lecture occupe une place capitale. Elle prend, dès la fin du XVIII^e siècle, un caractère particulier qui a été précisé par les travaux sur les correspondances adressées, par une majorité écrasante de femmes, aux écrivains, aux journaux féminins, à la radio puis, aujourd'hui, à la télévision à propos des feuillets¹⁰. La lecture, je m'en tiendrai ici à cet aspect, semble, si l'on suit les propos des lectrices, changer véritablement de tonalité. Sans renier en rien la saisie intellectuelle du sens, elle est vécue comme une véritable rencontre avec l'auteur, rencontre de deux sujets absolument uniques et pourtant ressemblants dans la mesure où, selon la lectrice, l'écrivain exprime ce qu'elle-même ressent sans le dire. D'où la véritable commotion physique, accompagnée d'une exaltation parfois passionnée, qui pousse à contacter l'auteur, à lui écrire, en utilisant parfois des stratagèmes — pseudonymes, changement de sexe — qui, en quelque façon, provoquent l'intrusion du romanesque dans la vie. Même si ses expériences n'aboutissent pas toujours à l'expression écrite, on admet que les femmes les ont exprimées les premières et qu'elles se sont assez largement diffusées au-delà des milieux bourgeois qui les ont vues naître. Ainsi les métiers salariés qui se féminisent au XIX^e siècle — concierges, bonnes, ouvrière de couture — sont souvent présentés, dans l'image et le portrait écrit, comme des métiers de liseuses¹¹.

21 Comme pour toutes les assignations différentielles entre les deux sexes sociaux, il est possible dans la perspective d'une théorie critique de la société, de dénoncer le caractère « illusoire », « mythique » ou « idéologique » de ces différences. Certains nient leur existence objective, d'autres soulignant le fait qu'elles relèvent d'une discipline imposée et qu'elles mettent en jeu une relative adhésion des femmes à la domination symbolique qu'elles subissent. J'ai tenté naguère de proposer une piste de réflexion plus générale, s'agissant précisément de lecture et de l'écriture saisie dans ce partage qualitatif du féminin et du masculin. Il est vrai que le portrait de la « lectrice empathique » est devenu un stéréotype *actif*, qui condense en les stylisant les mouvements de fond d'une ample durée historique¹². En effet, ne faut-il pas entendre la prise féminine d'une certaine modernité de la communication langagière (la langue nationale contre la langue locale, la lecture et l'écriture contre l'oralité dominante) comme une contribution décisive au « processus de civilisation » (N. Elias) ? Contribution qui, loin d'imposer uniformément et de manière irréversible, le contrôle de la violence et l'intériorisation des affects, peut déclencher, dans certains milieux, le retour réactif mais temporaire des jeunes garçons à l'oralité exclusive ou à une écriture violemment extériorisée et publiquement transgressive. De plus, il me paraît difficile d'assimiler simplement le prétendu confinement des femmes dans la lecture de divertissement et d'évasion à l'enfermement domestique bourgeois. Les valeurs de l'intimité auxquelles ces expériences féminines donnent corps ne peuvent se réduire à une opposition hiérarchique du dedans et du dehors car, en élaborant l'expérience de l'intime, elles orientent et englobent dans son ensemble la moderne société des individus. D'autant que ces pratiques de la lecture s'accompagnent, par exemple, d'une prise en main presque complète de tous les types d'écritures domestiques, y compris ceux qui engagent la conduite matérielle et les orientations prospectives du couple de la maison¹³. Les travaux les plus actuels permettent, en outre, de constater que le partage entre hommes et femmes en matière de lecture se confirme et se renouvelle alors même que changent les rapports sociaux entre les sexes. Dépassant les constats statistiques sur l'avantage — toujours maintenu en dépit de l'érosion globale évidente de la « lecture empathique » de livres — des filles sur les garçons et des femmes sur les hommes, la sociologie qui a porté son regard vers le contenu des lectures, met l'accent sur la définition « naturalisante » très largement partagée des goûts et des intérêts de chaque sexe¹⁴. Autrement dit hommes et femmes lecteurs ont parfaitement assimilé la division entre ce qui leur est destiné et ce qui ne l'est pas et, de manière générale, se conforment à ce partage alors même qu'il tend, du fait de l'autonomie croissante des femmes, à fléchir dans la vie réelle¹⁵. Au-delà d'un noyau de textes communs, « les hommes [...] lorsqu'ils s'adonnent à la lecture, c'est le plus souvent en participant — sur le mode imaginaire — à des jeux masculins (romans d'aventures, romans policiers, science-fiction etc.) », tandis que les femmes affirment leur intérêt pour tous les écrits —

témoignages, analyses, récits, romans — qui explorent et valorisent l'intériorité psychologique. La lecture serait donc devenue aujourd'hui, avec le sport, un des lieux socialement construits de réaffirmation de la différence ontologique des sexes. La monographie des « couples de lecteurs » est, de ce point de vue, très éclairante. A ce constat, il faut immédiatement ajouter une nuance importante : la stylisation des caractéristiques sexuées de la lecture et leur acceptation large a donné naissance à la catégorie des « androgynes », hommes ou femmes qui, rejetant les intérêts requis par leur sexe social, traversent volontiers la frontière. Cet « androgynat » n'est pas seulement le résultat d'un parcours personnel, il marque aussi bien les choix scolaires et professionnels. Si l'on veut bien retenir la grande coupure aujourd'hui patente entre les hommes s'occupant plutôt des « affaires matérielles » et les femmes des « affaires humaines », ceux qui passent, à l'école et dans le métier, du côté où ils sont minoritaires s'installent dans un entre-deux que peuvent souligner leurs lectures.

- 22 La persistance, voire l'amplification, de la distance exhibée entre hommes et femmes se vérifie dès que l'on approche les « passionnés » qui, selon des modalités diverses, ont fait de la lecture et du rapport personnel au livre l'occupation et la raison dominantes de leur vie. Il serait intéressant de mettre à l'épreuve l'hypothèse de l'androgynat au sein des professions intellectuelles, en travaillant, par exemple, sur des enseignants littéraires et scientifiques des deux sexes et, plus généralement, sur les avatars contemporains de la catégorie de « lettré », disparue dans l'expression des classements sociaux mais réalisée dans des parcours et des modes de vie personnels¹⁶. Pour l'instant nous ne possédons, à ma connaissance, que des travaux qui constatent la très forte masculinité des autodidactes et l'exclusivité masculine des bibliophiles¹⁷. Certes ces deux cas sont sensiblement différents — les premiers prennent possession d'un contenu de savoir, les seconds quêtent et thésaurisent des objets-livres —, ce qui permet d'englober ces deux catégories dans des ensembles problématiques plus vastes : le souci d'ascension professionnelle, d'une part, le goût de la collection, de l'autre. Mais il me semble important de réintroduire la dimension spécifique du rapport sexué au livre et à la lecture dans ces passions autour desquelles le sujet reconstruit la *totalité* de son identité. Côté femmes, une étude récente fait le constat que les prix littéraires qui font appel à des lectures massives par des jurys de lecteurs ordinaires ne sauraient naître et se multiplier sans compter sur l'énergie lectrice de certaines femmes qui mettent leur capacité critique au service d'un projet collectif, affirmant dans cette arène la perpétuation et le renouvellement de leur lien emblématique à la lecture¹⁸.

Des histoires de femmes

- 23 L'examen des parcours de lectrices tels qu'ils ont pris forme dans l'histoire ne pouvait évidemment ignorer la mise en place progressive d'une littérature spécifique qui leur est réservée. J'ai déjà fait allusion à la constitution religieuse et pédagogique de ce domaine du féminin écrit, aux premiers débats qui sont nés à son propos. Mais comment ne pas faire également écho, et la quantité de travaux existants y invite, à ce que devient cette littérature lorsqu'elle est reprise, diversifiée et multipliée par la culture de masse du XX^e siècle ? Au-delà de l'écrit et de la lecture, il pourrait être ici question de fiction puisque la photographie, le cinéma et, surtout, la télévision ont conforté ou relayé, en ce domaine, l'écriture du journal, du magazine et du livre.
- 24 L'intérêt analytique s'est d'abord attaché à la production de ces récits. On connaît bien maintenant l'évolution, en ce domaine, de l'âge artisanal à l'âge industriel puis, plus récemment à l'âge communicationnel, si l'on admet ce barbarisme. La première époque qui voit naître simultanément, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles, dans tous les pays occidentaux, des écrivains femmes qui écrivent pour les femmes des romans qui correspondent aux attentes des lectrices, ce que confirme leur succès, est maintenant assez connue, du moins pour la France, l'Italie, l'Allemagne et les Etats-Unis. Il manque peut-être, étant donné le cadre très national de ces émergences, des travaux précis sur les traits communs et les particularismes, sur les échanges, les influences et les isollements¹⁹. De plus, l'analyse précise de la genèse du genre invite à une remontée dans le temps, à une relecture des textes des premières écrivains « professionnelles » et à une attention particulière aux mouvements qui ont bouleversé le

complexe de l'écrit féminin. Textes édifiants pour l'éducation, fictions pour les enfants, traités d'hygiène féminine et puérile et, enfin, romans centrés sur les femmes ont, en effet, formé une aire dominée et méprisée de l'activité littéraire — aire dans laquelle se retrouvent en France au milieu du XIX^e siècle les amies de grands écrivains (Zulma Carraud, Louise Colet) — avant d'éclater en autant de spécialités dont certaines ont échappé aux femmes. Si l'on remonte encore d'un cran dans l'histoire surgit le thème, véritablement fascinant, d'une maîtrise féminine de l'écriture romanesque qui échapperait très largement aux modalités du champ littéraire et du genre de vie artiste telles qu'elles sont instituées et dominées par les hommes. Par exemple, aux Etats-Unis, dans un espace d'expression certainement beaucoup plus ouvert, apparaît entre 1830 et 1860, une génération d'écrivains femmes — dont Harriet Beecher Stowe, auteur de l'immense best seller *la case de l'oncle Tom* — qui tout en restant tout à fait conforme au modèle de la maîtresse de maison, se tenant donc à distance de l'univers journalistique et littéraire, écrivait des livres, forment un public et, pour certaines d'entre elles, obtiennent un grand succès²⁰.

25 L'industrialisation de la production du roman féminin a pour date de naissance la transformation, au cours des années 1970, de l'entreprise artisanale canadienne Harlequin, spécialisée dans l'édition à bas prix, en une multinationale de l'édition rose sous l'impulsion d'un spécialiste en publicité, Lawrence Heisey, qui se met à traiter de ces textes comme d'un produit de grande distribution²¹. Le comité de direction de la firme définit des styles d'intrigue, fait travailler des équipes de rédacteurs, pratique une politique méthodique d'alliances commerciales et de traductions dans une trentaine de pays, suit de très près l'indice de satisfaction, finance des travaux universitaires sur ses produits et leurs consommateurs²². Aujourd'hui, l'essentiel de ce marché est entre les mains d'Harlequin — qui vend à peu près deux cent millions d'exemplaires par an dans le monde — ou de son concurrent new-yorkais Silhouette. L'écrasante majorité des ouvrages qui paraissent, y compris chez les éditeurs indépendants, ont adopté le style Harlequin, les intrigues et leurs cadres sont uniformisés et évoluent dans le sens que choisit la maison-mère, toutes les signatures sont des pseudonymes américains, les tonalités nationales du roman à l'eau de rose sont à peu près abolies. Ce mouvement de concentration et d'homogénéisation a donné naissance, selon un paradoxe bien connu, à une observation minutieuse de l'avis des lectrices, questionnées, réunies en groupe de discussion, sollicitées pour tester de nouveaux types d'intrigues, encouragées à écrire pour faire entendre leur jugement. Ce flot d'informations particulières a pour but l'élaboration d'un produit moyen qui tient compte essentiellement des répulsions dominantes qui prennent le statut d'interdits absolus dans la littérature. Il est, par exemple, impensable que l'héroïne soit pauvre, chômeuse ou handicapée, que le roman soit situé dans un milieu social défavorisé ou violent, que le final soit dramatique. Selon une technique que reprendront vite les séries télévisées, le récit donné à lire est le résultat d'un compromis qui inclut, de temps à autre, quelques innovations un peu audacieuses en guise de ballon d'essai dans une perspective d'exploration de l'évolution des goûts. Enfin, tout porte à croire aujourd'hui que les modèles, déjà existants, de romans interactifs vont connaître un certain succès, ils offrent, en effet, une palette plus ouverte de situations et de trajets narratifs tout en étant portés par la consommation des nouveaux objets techniques. Inutile de préciser que, plus la fabrication de ces fictions gagne en sophistication, plus s'efface le personnage de l'écrivain femme écrivant pour des femmes. L'auteur n'est qu'un nom recouvrant le résultat d'un travail rationalisé mais, comme le public n'admet absolument pas cette idée, il est aussi nécessaire de lui offrir quelques auteurs de chair et d'os, ou plutôt de papier et d'image, qui donnent des interviews, sont montrés dans leur intérieur, affirment tirer les sujets de leurs romans de leur propre expérience. Les lectrices, elles, sont bien là, de plus en plus nombreuses, aux Etats-Unis par exemple, mais seulement comme « cible » de la stratégie commerciale.

26 Cette évolution des conditions de production ne manque pas de retentir sur le contenu des récits. Aujourd'hui, l'existence de plus d'un siècle de fictions féminines et de « romans roses » invite à une approche du genre qui dépasse la description sémiologique, morphologique et thématique pour interroger les évolutions et les ruptures²³. On peut admettre une dominante forte dans l'ensemble des textes. Le point de vue est toujours celui de l'héroïne aux prises

avec un changement de son « état de femme » : jeune fille attendant le mariage, maîtresse qui doit remplacer l'épouse légitime, femme qui « refait » sa vie. A évolué, bien sûr, la tonalité des rapports entre les sexes. Dans une première phase de longueur variable selon les pays, domine le thème de la tromperie masculine qui fait de l'héroïne une victime miraculeusement rachetée. Puis, progressivement, la figure de la femme autonome s'impose au point qu'il devient exceptionnel que l'héroïne n'ait pas un métier moderne et intéressant. Dans la période récente, aux États-Unis, est apparu un style nouveau qui oppose au « *sweet romance* » jusqu'alors dominant, l'« *erotic romance* » qui place au premier plan ce que les romans Harlequin tenaient en lisière, à savoir la réalité des rapports physiques²⁴. Après 1983, sur cinquante titres paraissant mensuellement aux USA, trente relèvent de ce style, dans lequel a investi Silhouette, le principal concurrent d'Harlequin. Les femmes y sont toujours des « *winner*s », menant une vie très indépendante, et très active dans la recherche, l'usage et l'évaluation de leurs partenaires sexuels. La différence des penchants a même donné naissance à des collections particulières : hétérosexuelles, lesbiennes, sadomasochistes... Des séries télévisées ont, un peu plus tard, adopté cette inversion de la figure féminine, elles commencent à être diffusées en France sur des chaînes privées²⁵. A la différence des romans érotiques écrits par des femmes, qui font florès depuis une quinzaine d'années en France et en Espagne, et qui restent ou très largement dominés par les canons masculins du genre ou soucieux de représenter la sexualité comme un lieu de rencontre et de partage euphorique, ces « *bodices rippers* », en affirmant avec une certaine véhémence la souveraineté du point de vue féminin, se protègent efficacement du lectorat masculin de masse, d'autant que celui-ci dispose en abondance de ses propres lectures.

27 La connaissance des modes de production et des stéréotypes qu'ils produisent aurait pu facilement induire une critique de la littérature de masse comme un « opium » des femmes et ce fut le cas, dans les années 1950-1960, des rares premiers travaux sur le sujet (Anna Banti, Evelyne Sullerot). Même si ce thème n'est pas absent aujourd'hui, il est beaucoup plus souvent, remplacé par son contraire. La lecture féminine de ces romans et, plus généralement, de la fiction sentimentale, serait plutôt un lieu d'expérience imaginaire, de résistance voire de libération. La lectrice ne serait pas dupe du caractère fictif de ce qui lui est transmis mais se donnerait ainsi les moyens de figurer les possibilités offertes ou refusées par sa propre existence. En cela, le roman rose ne serait pas éloigné, pour certains auteurs, d'une sorte de thérapie fictionnelle. Plus radicalement, des chercheuses américaines repèrent dans la passion féminine pour ses lectures une résistance délibérée à l'ordre domestique et « patriarcal »²⁶. Le simple fait de prendre le temps de lire des romans — aux USA, en 1985, vingt millions de femmes étaient considérées comme des lectrices régulières de ce genre, avec une moyenne de quatre livres par mois — introduit une distance à l'égard des devoirs sociaux, domestiques en particulier. De plus, le contenu de ces textes a depuis longtemps un effet émancipateur. A l'époque romantique le succès du « *Gothic novel* », dont plusieurs auteurs majeurs sont des femmes, s'expliquerait comme un antidote à la mise au pas bourgeoise, exprimée, par ailleurs, dans la littérature romanesque et édifiante qui lui est contemporaine²⁷. Aujourd'hui, loin de faire la part du rêve, ces romans, abordés par une lecture « combative », inciteraient, surtout dans leur version la plus récente, au changement de vie. D'autres approches s'écartent de ces analyses en termes de « lutte des sexes » pour insister plutôt sur la relation entre ces fictions et la spécificité de l'imaginaire féminin. La lecture y est toujours considérée comme active et transformatrice mais dans le sens d'une réintégration de l'identité du sujet. D'où la redéfinition de la manière féminine de lire des romans en s'immergeant dans le cours de la fiction, en communiquant avec les êtres de l'écrit, comme retour au sentiment océanique d'une fusion préœdipiennne avec la mère. La lecture participative donc, comme expérience de la « féminité »²⁸. L'image XIX^e siècle de la jeune fille lisant mollement balancée dans une barque pourrait être le précurseur iconique de cette analyse qui domine, par ailleurs, les approches « essentialistes » de l'écriture créatrice féminine²⁹.

28 S'interroger sur les lectures des femmes, leur contrôle, leurs modalités et leur contenu a, sans aucun doute, contribué à enrichir de façon significative ce domaine de l'histoire

culturelle d'autant que des chercheurs venus d'autres horizons — sociologie, psychologie et études littéraires surtout — ont importé des instruments, des questions et des problématiques profondément marquées par le temps présent de l'histoire des femmes. Les travaux sur le livre et la lecture ont longtemps pu décrire et mesurer les degrés du lire d'après les volumes possédés ou empruntés, puis, ce qui est un progrès considérable, déduire de l'objet-livre lui-même les formes pré-construites de sa lecture et enfin analyser en termes de sociologie de la consommation et de la réception les « communautés d'interprétation » qui actualisent le livre dans le présent de la société des lecteurs. Prendre en compte la lecture des femmes — et aussi la lecture populaire qui a avec elle bien des rapports — invite à une révision parfois profonde des objets que l'on se donne. Ici, en effet, il est difficile de s'en tenir à l'un des termes de la relation — le livre et plus généralement l'imprimé — alors que les stratégies de conquêtes, les modalités d'usage et les effets symboliques concernent le second — les lectrices. Il a donc fallu se donner les moyens de comprendre le point de vue des sujets : l'histoire de la vie lectrice (type d'investigation inauguré, semble-t-il par des femmes et pour des femmes), la lecture interprétative des autobiographies, la mise en série des interprétations figurées, l'analyse du contenu des textes produits par des femmes et destinés à un public féminin ont été des voies fécondes. Elles sont même en train de s'enrichir aujourd'hui de regards sur la transmission familiale du lire, de monographies des pratiques de lecture du couple, de travaux microhistoriques sur les rapports de la censure et des objets qu'elle encadre ou de recherches anthropologiques sur les « passions » dominantes et leur distribution par genre. Le pivotement du point de vue a donc, encore une fois, ouvert les curiosités et stimulé le savoir.

Bibliographie

- Adolescents (Les) et la lecture*, 1995, Université d'été d'Evian, CRDP, Créteil.
- ALBERT Jean-Pierre, 1993 a, « Ecritures domestiques » in Daniel Fabre (dir.), *Ecritures ordinaires*, Paris, P.O.L. B.P.I : 37-94.
- 1993 b, « Façons d'écrire. Approches anthropologiques de l'écriture ordinaire » in M. Poulain, *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Cercle de la librairie : 183-206.
- ALBERT-LLORCA Marlène, 1995, « Les fils de la Vierge. Broderie et dentelle dans l'éducation des jeunes filles », *L'Homme* 133 : 99-122.
- BAUDELLOT Christian *et alii*, 1999, *Et pourtant ils lisent*, Paris, Le Seuil.
- BELLOS David, 1986, « Reconnaissance ; Balzac et son public féminin », *Œuvres et critiques*, XI, 3, « Honoré de Balzac » : 253-262.
- BÖDCKER Hans-Erich, 1995, « D'une "histoire littéraire du lecteur" à "l'histoire du lecteur" » in R. Chartier (dir.), *Histoires de la lecture* : 93-124.
- BROOKS Jeffrey, 1985, *When Russia Learn to Read*, Princeton University Press.
- CAPUANA Carlot & GEMINI Laura, 1978, *Lettere alla divina provvidenza. La posta dei lettori della stampa religiosa*, Roma, Savelli.
- CARDON Dominique et LAACHER Smain, 1995, « Les confidences des Françaises à Ménie Grégoire », *Sciences Humaines*, n° 53 : 18-25.
- CERQUIGLINI-TOULET Jacqueline, 1993, *La couleur de la mélancolie. La fréquentation des livres au XIV^e siècle (1300-1415)*, Paris, Hatier.
- CHARTIER Roger (dir.), 1993, *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot.
- 1995, *Histoires de la lecture*, Paris, IMEC.
- 1997, *Le livre en révolution, entretien*, Paris, Textuel.
- CHARTIER Roger et HÉBRARD Jean, 1991, « Les imaginaires de la lecture » in R. Chartier et H.J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, Fayard-Promodis : 567-581.
- CHARTIER Roger & CAVALLLO Guglielmo (dir.), 1994, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil.
- CHARTIER Anne Marie & HÉBRARD, Jean, 1989, *Discours sur la lecture ; 1880-1980*, Paris, Centre Georges Pompidou.

- CHAUDRON Martine & DE SINGLY François (dir.), 1993, *Identité, Lecture, Ecriture*, Paris, Centre Georges Pompidou.
- COHN Jan, 1988, *Romance and the erotics of Property*, Durham-London, Duke University Press.
- COULET Henri, 1995, « Le *topos* du roman corrompateur dans les romans français du XVIII^e siècle », in Jan. Herman & Paul Pelekman (dir.), *L'épreuve du lecteur* : 174-190.
- DAVIDSON Cathy N., 1984, *Révolution and the Word. The Rise of the Novel in America*, New York-Oxford, Oxford University Press.
- 1989 (dir.), *Reading in America : Literature and Social History*, Baltimore-London, John Hopkins University Press.
- DIAZ Jean-Louis (dir.), 1994, « Ecrire à l'écrivain », *Textuel*, Université de Paris VII, février.
- DI VITO Antonietta, 1999, « Parentele femminili », *Lares*, anno LXV, n° 3, luglio-settembre : 211-240
- ENGELSING Rolf, 1974, *Der Bürger als Leser. Lesergeschichte in Deutschland 1500-1800*, Stuttgart, Metzler.
- Évangiles des quenouilles (Les)* 1985, édition critique de Madeleine Jeay, Paris-Montréal, Librairie Vrin et Presses de l'Université de Montréal.
- FABRE Daniel, 1981, « Alphabétisation et cultures populaires dans les Pyrénées » in *Pyrénées et Carpathes, Cahiers scientifiques de l'Université Jagellone*, Cracovie : 113-134.
- 1993 a, (1985) « Le livre et sa magie » in Roger Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot : 231-263.
- 1993 b, (dir.) *Ecritures ordinaires*, Parils, P.O.L. & B.P.I.
- 1997, (dir.) *Par écrit*, Paris, M.S.H.
- 1998, « Torquato Tasso chez les bergers » in *La moresca*, Marlène Albert-Llorca et Jean Marc Olivesi (dir.), Corte, Musée anthropologique de la corses : 310-334.
- 1999, « Corrispondenti. Scrittura di donne e cosmologia della modernità » in Anna Iuso (dir.), *Scritture di donne. Uno sguardo europeo*, Siena, Protagon : 79-102.
- FABRE-VASSAS, Claudine, 1995, « La fiancée d'Aleph », *Clio*, 2 : 133-162.
- FANTINI Maria Pia, 1998, *I testi guidicati. Orazione, scongiuri, libri di segreti (Modena 1571-1608)*, Thèse de doctorat, Scuola Normale Superiore de Pise.
- FERGUSON ELLIS Kate, 1989, *The Contested Castle. Gothic Novels and the Subversion of Domestic Ideology*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press.
- FINE Agnès, 1984, « Le trousseau, une culture féminine ? » in Michèle Perrot (dir.), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages : 156-188.
- FINOCCHI Anna, 1992, *Lettrici Immagini delle donne che leggono nella pittura dell'ottocento*, Nuoro, Ilisso.
- FLINT Kate, 1993, *The Woman Reader, 1837-1914*, Oxford, Clarendon Press.
- FLYNN Elizabeth A. & SCHWEICKART Patrocino P., 1986, *Gender and Reading. Essays on Readers, Texts and Contexts*, Baltimore, John Hopkins University Press.
- FURET François et OZOUF Jacques, 1977, *Lire et écrire. L'alphabétisation des Français de Calvin à Jules Ferry*, Paris, Minuit, 2 vols.
- GARBE Christine, 1993, « Les femmes et la lecture » in M. Chaudron, F. de Singly (dir.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, B.P.I., Centre Georges Pompidou : 187-212.
- GEEN L., 1979, « The education of women in the Reformation », *History of Education Quarterly*, vol 19 : 93-116.
- GOSHGARIAN Gary M., 1992, *To Kiss the Chastening Rod. Domestic Fiction an Sexual Ideology in the American Renaissance*, Ithaca & London, Cornell University Press.
- GOULEMOT Jean-Marie, 1991, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIII^e siècle*, Aix, Alinéa.
- GINZBURG Carlo, 1976, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, Flammarion.
- HALL David D., 1995, « Les lecteurs et la lecture dans l'histoire et dans la théorie critique : un exposé de la recherche américaine » in R. Chartier (dir.), *Histoire de la lecture* : 165-180.

- HÉBRARD Jean, 1987, « La scolarisation des savoirs élémentaires à l'époque moderne », *Histoire de l'éducation*, N° 38 : 7-58.
- 1991, « Les nouveaux lecteurs » in R. Chartier & H. J. Martin (dir.), *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard-Promodis.
- 1993, « L'autodidaxie exemplaire. Comment Jameray-Duval apprit-il à écrire » in R. Chartier (dir.), *Pratiques de la lecture*, Paris, Payot (1ère édition 1985).
- HEINICH Nathalie, 1996, *Etats de femmes. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris, Gallimard.
- HEL, *Histoire Epistémologie Langage* 1994, « La grammaire des dames », t. 16, fasc II.
- HERMAN Jan. & PELCKMANS Paul (dir.), 1995, *L'épreuve du lecteur*, Louvain-Paris.
- HOLLAND Dorothy & EISENHART Margaret A., 1990, *Educated in Romance. Women Achievement and College Culture*, Chicago, Chicago University Press.
- HOUBRE Gabrielle, 1996, *La discipline de l'amour*, Paris, Plon.
- HOUEL Annik, 1998, *Le roman d'amour et sa lectrice. Une si longue passion. L'exemple Harlequin*, Paris, L'Harmattan.
- HOUSTON Rab. A., 1998, *Literacy in Early Modern Europe. Culture and Education 1500-1800*, New York, Longman.
- IUSO Anna, 1993, *La correspondance avec l'inconnu. Lettres de femmes qui écrivent à la télévision*, Mémoire de DEA, Anthropologie, EHESS, Toulouse.
- 1999, « Storie di donne tra leggere e scivere » in A. Iuso (dir.), *Scrittura di donne. Uno sguardo europeo*, Sienna, Protagon : 221-239.
- JACOBUS M., 1986, *Reading Woman. Essays in Feminist Criticism*, New York, Columbia University Press.
- JULIA Dominique, 1997, « Lectures et Contre-réforme » in G. Cavallo et R. Chartier, *Histoire de la lecture*, Paris, Le Seuil : 279-314.
- KELLEY Mary, 1984, *Private Woman, Public Stage. Literary Domesticity in Nineteenth-Century America*, New York-Oxford, Oxford University Press.
- 1993, *Women readers and the Ideology of Gender in Old french verse romance*, Cambridge, Cambridge University Press.
- LAACHER Smaïn, 1996, « Destins tragiques des coups de foudre. Les archives de Ménie Grégoire », *Terrain* n°27, « L'amour » : 71-80.
- LABALME Patricia H. (dir.), 1980, *Beyond their sex. Learned Women of the European past*, New York, New York University Press.
- LABROSSE Claude, 1985, *Lire au XVIII^e siècle. La nouvelle Héloïse et ses lecteurs*, Presses Universitaires de Lyon et CNRS.
- LEYMARIE Jean, 1967, *L'esprit de la lettre dans la peinture*, Genève, Skira.
- « Lire pour lire. La lecture littéraire », 1990, *Textuel*, n° 23, Université de Paris VII.
- LIVOLSI Marino (dir.), 1986, *Almeno un libro. Gli Italiani che (non) leggono*, Firenze, La Nuova Italia.
- Le livre dans la vie quotidienne*, 1975, Catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque Nationale.
- LONG Elizabeth, 1986, « Women reading and cultural authority : Some implications of the audience perspective in cultural studies », *American Quaterly*, vol. 38, 1986 : 591-612.
- LUSSU Joyce (dir.), 1957, *Donne come te*, Milano-Roma, Ed. Avanti.
- LYONS Martyn, 1987, *Le triomphe du livre. Une histoire sociologique de la lecture en France au XIX^e siècle*, Paris, Promodis.
- LYONS Martyn et TAKSA Lucy, 1992, *Australian Readers remember. An Oral History of reading 1890-1930*, Melbourne, Oxford University Press.
- MANGUEL Alberto, 1996, *A History of reading*, London, Harper & Collins (trad. franç. Arles, Actes Sud).
- McALEEN Joseph, *Popular Reading and Publishing in Britain, 1914-1950*, Oxford University Press.
- McMULLEN N., 1977, « The education of English gentlewomen, 1540-1640 », *History of Education*, vol 6 : 87-101.

- MAUGER Gérard & POLIAK, Claude F., 1998, « Les usages sociaux de la lecture », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 123, juin : 3-24.
- MAUGER Gérard, POLIAK Claude F. & PUDAL Bernard, 1999, *Histoires de lecteurs*, Paris, Nathan.
- MELANDRI Léa, 1992, *La mappa del cuore. Letteredi adolescenti ad un giornale femminile*, Messina, Rubbettino.
- MERTÈS-GLEIZE Joëlle, 1993, « Séduite et épousée : les stéréotypes de la lecture dans Modeste Mignon » in *Balzac Œuvres complètes. Le « moment » de la Comédie Humaine*, Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes : 171-188.
- MONAGHAN Jennifer, 1989, « Literacy instruction and gender in colonial New England » in Cathy N. Davidson (dir.), *Reading in America* : 53-80.
- MOORE C.N., 1987, *The Maiden's Mirror, Reading Materiel for German Girls in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Wiesbaden, Harrassowitz.
- MOUNOUD-ANGLÈS Christiane, 1994, *Balzac et ses lectrices. L'affaire du courrier des lectrices de Balzac. Auteur / lecteur : l'invention réciproque*, Paris, Côté Femmes.
- MULLER Renaud, 1997, *Une anthropologie de la bibliophilie. Le désir de livre*, Paris, L'Harmattan.
- NIES F., 1985, « La femme-femme et la lecture : un tour d'horizon iconographique », *Romantisme*, n° 47 : 97-106.
- 1988, « La lecture et son contexte sensoriel. Apport d'une iconographie de la réception littéraire au XIX^e siècle » in *Du visible à l'invisible. Mélanges pour Max Milner*, Paris, Corti, T. 1 : 21-30.
- 1995, *Imagerie de la lecture*, Paris, PUF (1ère éd. *Bahn und Bett und Blütenduft*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt, 1991).
- PARENT-LARDEUR Françoise, 1982, *Les cabinets de lecture. La lecture publique à Paris sous la Restauration*, Paris, Payot.
- PARMENTIER Patrick, 1986, « Les genres et leurs lecteurs », *Revue Française de Sociologie*, t. XXVII, n° 3 : 397-430.
- PASQUARELLI Michele Gerardo, 1987, « Versetti per fazzoletti » in *id Medicina, magia e classi sociali nella Basilicata degli anni venti*, éd. par G.B. Bronzini, Congedo, Galatina, vol. II : 603-613 (1ère éd. 1924).
- PAULVÉ Dominique et GUÉRIN Marie, 1994, *Le roman du roman rose*, Paris, Lattès.
- PÉQUIGNOT Bruno, 1991, *La relation amoureuse. Analyse sociologique du roman moderne*, Paris, L'Harmattan.
- PICARD Michel (dir.), 1987, *La lecture littéraire*, Paris, Clancier-Guénaud.
- PICCONI STELLA Sandra & ROSSI Anabella, 1964, *La fatica di leggere*, Roma, Editori Riuniti.
- PLANTÉ Christine, 1989, *La petite sœur de Balzac*, Paris, Le Seuil.
- POLIAK Claude F., 1992, *La vocation d'autodidacte*, Paris, L'Harmattan.
- 1993 « La fureur de lire des autodidactes », in Martine Chaudron et François de Singly (dir.), *Identité, lecture, écriture*, Paris, B.P.I. : 59-75.
- POULAIN Martine (dir.), 1993, *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Cercle de la Librairie.
- QUEFFELEC L., 1986, « Le lecteur de roman comme lectrice : stratégies romanesques et stratégies critiques sous la Monarchie de Juillet », *Romantisme*, n° 53 : 9-21.
- RADWAY Janice A., 1984, *Reading in the Romance, Women, Patriarchy and Popular Culture*, Chapel Hill & London, The University of North Carolina Press.
- RAK Michele, 1999, *Rosa. La letteratura del divertimento amoroso*, Roma, Donzelli.
- RANDRIAMBELOMA Ginette, 1986, *Rencontre des sœurs Brontë en terre malgache*, Paris, L'Harmattan.
- RAUB Patricia, 1994, *Yesterday's Stories Popular's Women's Novel of the Twenties an Thirties*, Westport & London, Greenwood Press.
- ROBERTSON Elizabeth, 1990, *Early Devotional Prose and the Female Audience*, Knoxville, University of Tennessee Press.
- ROCELLA Eugenia, 1998, *La letteratura rosa*, Roma, Editori Riuniti.
- ROGGERO Marina, 1999, *L'alfabeto conquistato. Apprendere e insegnare nell'Italia tra Sette e Ottocento*, Bologna, Il Mulino.

- Le Roman sentimental* 1990, Actes du colloque de Limoges, mars 1989, Limoges, Trames.
- SAUGNIEUX Joël, 1986, « Thérèse d'Avila et les livres » in id. *Les mots et les livres. Etudes d'histoire culturelle*, Presses Universitaires de Lyon : 86-109.
- SAUVY Anne, 1991, « Une littérature pour les femmes » in R. Chartier & H-J. Martin (dir.) *Histoire de l'édition française*, Paris, Fayard-Promodis, vol. 3 : 496-508.
- SCHÖN Erich, 1987, *Verlust der Sinnlichkeit oder die Verwandlungen des Lesers : Mentalitätswandel um 1800*, Stuttgart, Klett-Cotta.
- 1991, « Weibliches Lesen : Romanleserinnen im späten 18 Jahrhundert » in Helda Gallas et Magdalene Heuser (dir.) *Untersuchungen zum Roman von Frauen um 1800*, Tübingen : 20-40.
- SEIBEL Bernadette (dir.), 1995, *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde éditions.
- SCHREINER Klaus, 1994, *Maria Jungfrau, Mutter, Herrscherin*, München, Hanser.
- SICHERMAN Barbara, 1989, « Sense and sensibility. A case study of women's reading in late-victorian America » in Cathy N. Davidson (dir.), *Reading in America* : 201-225.
- SINGLY François de, 1989, *Lire à douze ans. Une enquête sur les lectures des adolescents*, Paris, Nathan.
- 1993 a, « La lecture de livres pendant la jeunesse : statut et fonction » in M. Poulain, (dir.), *Lire en France aujourd'hui*, Paris, Cercle de la Librairie : 137-162.
- 1993 b, « Lire des livres, une activité peu masculine », *La Revue des livres pour enfants*, n° 151-152 : 39-47.
- SMITH James Allen, 1991, *In the Public Eye. A History of Reading in Modern France*, Princeton, Princeton University Press.
- SMITH Lesley et TAYLOR, Jane H.M., 1997, *Women and the book : Assessing the Visual Evidence*, Toronto & London, University of Toronto Press.
- SPUFFORD Margaret, 1979, « First steps in literacy : the reading and writing experiences of the humblest seventeenth century autobiographers », *Social History*, vol. 4, n° 3 : 407-435.
- TICHY Marina, 1984, *Alltag und Traum : Leben und Lektüre der Wiener Dienstmädchen um die Jahrhundertwende*, Wien, Böllaus.
- THIESSE Anne-Marie, 1984, *Le roman du quotidien. Lecteurs et lectures populaires à la Belle Epoque*, Paris, Le Chemin vert.
- THIÉBAUX M, 1982, « Foucault's Fantasia for Feminists : The Woman Reading » in *Theory and Practice of Feminist Literary Criticism*, G. Mora et K. S. Van Hooft (a cura di), Ypsilanti, Michigan, Bilingual Presse. Editorial Bilingue.
- THURSTON Carol, 1987, *The Romance Revolution. Erotics Novels for Women and the Quest for a New Sexual Identity*, Urbana & Chicago, University of Illinois Press.
- VAN DIJK Suzan, 1995, « Lire ou broder, deux occupations féminines dans l'œuvre de Mmes de Graffigny, Riccoboni et de Charrière » in Jan Herman et Paul Pelckmans, *L'épreuve du lecteur* : 351-360.
- VERDIER Yvonne, 1979, *Façons de dire, façons de faire*, Paris, Gallimard
- 1995, *Coutume et destin. Thomas Hardy et autres essais*, préf. C. Fabre-Vassas et D. Fabre, « Du rite au roman », Paris, Gallimard.
- VERONESE Angela, 1973, *Notizie di sua vita scritte da lei medesima*, Firenze, Le Monnier.
- WATT Jan, 1957, *The Rise of the Novel*, London, Chato & Windus.
- WYATT Jean, 1990, *Reconstructing Desire. The Role of Unconscious in Women's Reading and Writing*, Chapel Hill & London, The University of the North Carolina Press.
- ZAMBON Patrizia, 1993, « Leggere per scrivere. La formazione autodidattica delle scrittrici tra Otto e Novecento » in *Letteratura e stampa nel secondo Ottocento*, Alessandria, Ed. dell'Orso : 125-154.
- ZARDIN Danilo, 1992, *Donna e religiosa di rara eccellenza. Prospera Corona Bascapè, i libri e la cultura monastica nei monasteri del Cinque e Seicento*, Firenze, Olschki.

Notes

- 1 Je me permets de renvoyer sur ce point à mon article (Fabre 1981).
- 2 Pour le détail de ces constats voir le classique qui a servi internationalement de référence et de modèle : Furet et Ozouf 1977. On trouvera une histoire de l'alphabétisation et de ses

nuances, y compris sexuelles, dans les synthèses de Graff 1987 (pour l'Europe occidentale des origines à nos jours) et Houston 1988 (pour l'Ancien Régime, y compris en Europe orientale). Le récent livre de Marina Roggero (1999), bien que consacré principalement à l'Italie, passe en revue, dans un souci comparatif, l'essentiel des questions posées par cette histoire.

3 Furet et Ozouf 1977 me semblent avoir tiré le meilleur parti de l'existence de ces conscrits, qui savent « lire seulement », voir sur le savoir lire des femmes les réflexions de Hébrard 1991, en part. : 540-544. Les campagnes d'alphabétisation, limitées en général au seul savoir lire, conduites par l'église luthérienne en Scandinavie depuis le milieu du XVII^e siècle, ont produit des registres d'évaluation du savoir des fidèles qui avaient également attiré l'attention sur le phénomène (voir sur ce point Rab Houston, chap. 9). En admettant, avec, beaucoup d'historiens, que la Russie du dernier siècle, tsariste, constituait comme un conservatoire de pratiques quasiment effacées à l'ouest de l'Europe il faut lire sur cette hiérarchisation des savoirs le livre de Brooks 1985 : 50-51.

4 Partant d'une question très précise — Y-a-t-il dans le passé européen des femmes grammairiennes ? — le, numéro de *HEL*, 1994 consacré à « la grammaire des dames », est très précieux puisqu'il arpente, y compris dans une perspective bibliographique, le vaste domaine des normes qui définissent, sous l'Ancien Régime, le rapport féminin à la pratique des langues et au savoir théorique sur leur fonctionnement. L'un et l'autre passant par des lectures à elles destinées. Thème encore peu exploré.

5 Lire, par exemple, les pages de Klaus Schreiner consacrées au modèle médiéval de la Vierge lectrice et le repérage iconographique systématique de Nies 1995, en part. : 52-54 et 173 ; une iconographie intéressante est rassemblée par Manguel 1996, en part. in « The symbolic reader » : 213-223. Un colloque publié par Lesley Smith et Jane H.M. Taylor (1997) a été consacré aux images témoignant de la relation médiévale des femmes et du livre.

6 Sur ces trois thèmes : Robertson 1990, Krueger 1993 et Cerquiglini-Toulet 1993.

7 Je pense au livre du Chevalier de la Tour de Landry sur l'éducation des filles (sur lequel travaille Danielle Bohler) et aux *Evangelies des quenouilles* (voir l'édition critique de Madeleine Jeavy).

8 J'ai développé ce thème récurrent dans Fabre 1993 a et dans l'*Introduction* de *id.* (dir.), 1993 b.

9 Chartier 1997 : 109.

10 Cité par Suzan van Dijk : 351.

11 D'où la représentation très ambivalente des institutrices avant 1914 dans les Pyrénées languedociennes : elles sont les plus menacées de la possession par le livre (Fabre 1993 : 240-245).

12 Le corpus d'images le plus important, par son ampleur chronologique et son éclectisme, est rassemble par Fritz Nies (1985, 1988, 1995 — il faut se reporter à l'édition originale allemande pour la bibliographie complète de ce dernier titre) L'exposition *Le livre dans la vie quotidienne* 1975 a été pionnière en ce domaine. Pour le Moyen Age voir l'ouvrage déjà cité de Lesley Smith et Jane Taylor. Martyns Lyons consacre un chapitre à l'iconographie des pratiques de lecture dans le XIX^e siècle français. Kate Flint est très attentive aux images anglaises de l'époque victorienne, Gabrielle Houbre commente des images françaises de l'époque romantique, Anna Finocchi donne à voir les peintures italiennes du XIX^e et du début du XX^e siècle, Martine Poulain (in Chartier et Hébrard 1989 : 427-463), s'attache à l'histoire récente de cette représentation.

13 Je reprends ici les remarques de Nies : 63-64, 177.

14 Voir à ce propos le livre de J. Leymarie (1967).

15 Voir Veronese 1973 : 63 et 44, et les commentaires à son sujet dans Roggero 1999.

16 Sur ce point lire diverses contributions de Dominique Julia (dont 1997).

17 Voir la contribution de Marie Pia Fantini à ce numéro et sa thèse 1998.

18 Cette qualification introduite par les historiens allemands de la lecture (voir Engelsing 1974 ; Schön 1987), a été récemment nuancée à l'examen des lectrices de roman. Celles-ci, à l'époque où l'abondance d'imprimés permet la lecture extensive, pratiquent la lecture intensive d'un genre si ce n'est d'un texte (voir Chartier 1995).

19 Sur ce genre au XVIII^e siècle lire Goulemot 1991 et Coulet 1995.

20 Le débat sur le roman moderne a été lancé par le grand livre de Ian Watt (1957) ; Cathy Davidson (1984) introduit la question des lectrices dans l'histoire de l'expansion du genre aux Etat-Unis.

- 21 Thème abordé par Verdier 1995 (1979) et placé au centre du livre de Heinich 1996.
- 22 Voir à ce propos Bödeker 1995.
- 1 Voir sur son contenu les exemples cités dans Houbre 1997. La politique de la lecture de l'église catholique à partir de 1880 est exposée dans Chartier et Hébrard 1989 : 13-74. Une étude sur la mise en place antérieure de la littérature pour jeunes filles a été proposée par Moore 1987. Notons que les manuels des confesseurs imposent, depuis le XVII^e siècle, des lectures pieuses comme remèdes aux pensées malsaines.
- 23 Nies 1995 souligne l'importance des séries de Daumier et de Gavarni pour les années 1840 ; pour la satire de la lectrice voir Planté 1989.
- 24 On doit considérer les interviews de femmes réalisées par Joyce Lussu (1957) et, de façon plus méthodique, par Sandra Piccone Stella et Anabella Rossi (1964) comme des premiers pas dans cette voie. Le livre d'Anne Marie Thiesse (1984) a renouvelé le projet, il a été poursuivi, entre autres, par Martyn Lyons et Lucy Taksa 1992.
- 25 Préface à *Serate d'inverno* (1879), cité par Zambon 1993 : 142.
- 26 Voir l'analyse exemplaire du cas Jamerey Duval par Hébrard 1993 (1985).
- 27 C'est le titre du recueil édité par Patricia H. Labalme (1980).
- 28 Sur la place du livre chez ces autobiographes puritains : Spufford 1979. Quelques travaux ont exploité les textes autobiographiques pour une mise en situation de la découverte personnelle du livre : Jean Hébrard (1991) commente les mémoires de Suzanne Voilquin, Jean Claude Pompuynac (in Chartier et Hébrard 1989 : 401- 426) retient celles de Simone de Beauvoir.
- 29 Ginzburg 1976.
- 30 Saugnieux 1986.
- 31 Zardin 1992.
- 32 Sicherman 1989. Jean Hébrard a également bien marqué dans un travail à paraître la place des femmes dans l'appropriation familiale du savoir au sein d'une famille cévenole (colloque d'Ascona, novembre 1996).
- 2 Voir sur ce point Antonietta di Vito (1999) avec les principaux rappels bibliographiques (Yvonne Verdier, Françoise Héritier).
- 3 Sur cet entrelacs, en Italie et en Corse, de l'oralité et de la plus élaborée des littératures écrites voir Fabre 1998.
- 4 Parent-Lardeur 1982.
- 5 Negri in Zambon 1993 : 138-139 ; le récit occupe plusieurs pages dans l'original. Flint 1993 donne aussi des textes autobiographiques de cette tonalité dans son chapitre 8 « Reading practices » : 187-249.
- 6 Sur ce lien voir Verdier 1979, Fine 1984 et Albert-Llorca 1995 ; et, pour les mouchoirs lucaniens, Pasquarelli 1987.
- 7 C'est le cas, toujours en Italie, de Neera, de Sibilla Aleramo de Grazia Deledda..., voir Zambon 1993 : 146-148. Dès le XVIII^e siècle l'association ou l'alternative entre « lire ou broder » apparaît, en France, dans les romans écrits par des femmes : Van Dijk 1995.
- 8 Zambon 1993 : 143.
- 9 Voir à propos de la notion de « culture de l'intériorité » les réflexions de Albert 1993 a : 68-69, 1993 b.
- 10 Je n'ai ici retenu que les titres pionniers ou les analyses les plus riches. Pour les lettres à l'écrivain le numéro de Textuel 1994 dirigé par Jean Louis Diaz fait écho à Labrosse 1985 (en part. : 113-118) ; Bellos 1986 ; Smith 1991 ; Mertès-Gleize 1993 ; Mounoud-Anglès 1994. Pour la correspondance adressée à la presse féminine et religieuse : Capoana et Gemini 1978 ; Melandri 1992. Pour les lettres à la radio et à la télévision : Iuso 1993, Cardon et Laacher 1995 ; Laacher 1996 ; Pasquier 1999.
- 11 Voir les images de grisettes et de concierges dans Nies 1995 et l'ouvrage de Marina Tichy sur les bonnes viennoises.
- 12 J'abrège exagérément ici mon analyse : Fabre 1997 : 15-20.
- 13 Sur ces remaniements cosmologiques je me permets de renvoyer à Fabre 1999.
- 14 Voir les travaux, à base statistique, de Parmentier 1986, de Singly 1989, 1993 a, 1993 b, de Baudelot et alii 1999, de Garbe 1993, et l'ouvrage majeur de Mauger, Poliak et Pudal 1999, en part. : 219-370.
- 15 Mauger, Poliak et Pudal 1999 : 233-234, les réflexions qui suivent renvoient à ce passage.
- 16 Tel est l'objet de la thèse en cours à l'EHESS de Bérénice Waty.

- 17 Sur les premiers lire Poliak 1992, 1993 ; sur les seconds le petit livre, stimulant mais très prématuré de Muller 1997.
- 18 Iuso 1999.
- 19 Pour un tour d'horizon commode voir le colloque sur *le roman sentimental 1990*, Paulvé et Guérin 1994, Roccella 1998, Rak 1999.
- 20 Sur ce thème voir le livre novateur de Mary Kelley (1984) qui étudie douze de ces romancières.
- 21 La bibliographie sur le phénomène Harlequin est abondante, on la trouvera citée dans Houel 1998.
- 22 Travaux protégés par le secret éditorial, ce qui met en difficulté les chercheurs professionnels qui les réalisent : ils ne peuvent en exprimer que les conclusions les plus générales (voir, par exemple, Rak 1999 : 111).
- 23 Voir Péquignot 1991, Raub 1994, Roccella 1999.
- 24 Cette rupture est analysée par Thurston 1987.
- 25 Je pense à *Sex and the City* et à *Rude awakening*. Lire à ce propos *Libération*, 4 mai 2000 : 46.
- 26 Janice Radway (1984), qui a longuement travaillé avec un cercle de lectrices, définit leur attitude comme « combative », Jan Cohn (1988) quant à lui parle de l'énergie subversive du *romance*.
- 27 Tel est l'objet du livre de Fergusson Ellis 1989.
- 28 Sans se connaître Jean Wyatt (1990) et Annik Houel (1998) proposent la même conceptualisation psychanalytique de la lecture féminine.
- 29 Voir sur cette image, qui apparaît après 1860 en France et aux USA, Nies : 125 et figure 26.

Pour citer cet article

Référence électronique

Daniel FABRE, « Lire au féminin », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 11 | 2000, mis en ligne le 09 novembre 2007, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/219> ; DOI : 10.4000/clio.219

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

L'article propose une synthèse sur la lecture des femmes, thème mis en forme par plusieurs disciplines au cours des vingt dernières années. Il aborde d'abord la question du contrôle des lectures féminines, ensuite celle des pratiques féminines de la lecture, enfin celle de la littérature de masse pour les femmes. Chemin faisant, sont situés et explicités des débats sur la spécificité ou non du rapport féminin à la lecture. Une bibliographie largement internationale complète et fonde ce travail.

This article gives us a synthesis about women's reading, a theme on which a lot of disciplines worked during these twenty last years, and concerns three questions : the control of women' reading, female practices of reading, and mass-literature for women. The author presents and put in their context the debates about the specific elements of women's reading basing his arguments on a large international bibliography which is presented at the end of the article.